

LA CRAINTE DE DIEU.

Voilà, la crainte du Seigneur est la sagesse.
Job. XXVIII. 28.

Il existe en Allemagne une fête bien belle, qui se célèbre tous les cent ans : c'est le jubilé de notre sainte et glorieuse réformation. A l'occasion du dernier de ces jubiléés, on a frappé à Berlin une médaille qui porte réunies, sur une de ses faces, les têtes de nos trois grands réformateurs, Luther, Calvin et Zwingle : ces hommes généreux, ces chrétiens d'élite, à la mémoire desquels on a prodigué de nos jours les plus odieuses calomnies : injures impuissantes, qui ne salissent que la plume qui les distille ou la bouche qui les vomit ! Au-dessus de la tête de chacun des réformateurs se trouve une légende, qui résume

dans un seul mot le trait saillant de son caractère. Sur la tête de Luther on lit : l'esprit de foi ; sur la tête de Calvin : l'esprit de science ; et sur celle de Zwingle : l'esprit de crainte de Dieu. Si nous étions appelés à désigner dans cette sainte trilogie la place la plus belle, nous choisirions peut-être le trait qui peint d'une manière à la fois si simple et si élevée le réformateur de la Suisse : la crainte de Dieu. Ces simples mots représentent, ce semble, un caractère chrétien plus harmonique, plus complet que celui de Luther ou de Calvin. Cette crainte de Dieu qui a fait la gloire de Zwingle, et par laquelle, après trois siècles écoulés, il nous parle encore, tel est le sujet dont je viens vous entretenir aujourd'hui, mes chers frères. Il est peu de mots qu'on entende ou qu'on prononce plus souvent que ceux de crainte de Dieu ; il en est peu qui reviennent plus fréquemment dans l'Écriture ; mais il en est peu aussi sur lesquels on ait généralement des idées moins claires et moins précises. Cette expression ne réveille probablement dans votre esprit qu'une idée plus ou moins vague, et encore cette idée n'est-elle pas la même pour chacun de vous. C'est qu'en effet ces mots : la crainte de Dieu, n'ont pas toujours le même sens dans l'Écriture sainte ni dans le langage chrétien. J'ai pensé qu'il serait utile de rechercher avec vous quelles sont les différentes acceptions de la crainte de Dieu dans l'Écriture. Cette étude, si elle est fidèle, jettera du jour

sur un grand nombre de passages que jusqu'à présent peut-être vous avez mal compris; elle lèvera des contradictions apparentes dans le langage des écrivains sacrés; elle vous aidera d'ailleurs à vous rendre mieux compte de la nature et du degré de votre vie religieuse, et nous fournira naturellement bien des applications pratiques, bien des leçons salutaires.

En comparant entre eux les différents passages de l'Écriture où il est parlé de la crainte de Dieu, il nous a paru que ces passages peuvent se ranger dans trois grandes classes; nous avons reconnu trois sortes de crainte de Dieu, ou plutôt trois formes, trois degrés de cette crainte, qui correspondent à autant de degrés dans la vie chrétienne. Il y a une crainte du jugement, fondée sur la justice de Dieu; il y a une crainte de respect et d'adoration, fondée sur la grandeur de Dieu; il y a enfin une crainte filiale, fondée sur l'amour de Dieu. La crainte de Dieu, dans l'Écriture, a toujours l'un ou l'autre de ces trois sens, à moins qu'elle ne les réunisse tous les trois, comme dans certains passages où cette expression désigne d'une manière générale une piété vivante, une vie consacrée au service de Dieu. Étudions successivement ces trois genres de craintes, qui ont cela de commun qu'elles sont fondées toutes les trois sur la connaissance de Dieu et de ses perfections; nous reconnatrons facilement qu'il y a de l'une à l'autre une

gradation , qui représente fidèlement le développement successif de la vie chrétienne.

Le degré inférieur de la crainte de Dieu est la crainte de ses jugements. C'est cette crainte qu'éprouvait Adam après son péché , et qui le portait à se cacher , à l'approche de l'Éternel , parmi les arbres du jardin. C'est cette crainte qu'éprouvait Pierre , lorsqu'après avoir reconnu le Seigneur au miracle qui annonçait sa présence , il s'écriait : « Seigneur, retire-toi de moi , car je suis un homme pécheur ! » C'est cette crainte qu'éprouvent les démons eux-mêmes , suivant cette parole de saint Jacques : « tu crois qu'il y a un Dieu , et tu fais bien ; les démons le croient aussi , et ils en tremblent. » C'est cette crainte qu'éprouve tout pécheur qui rentre en lui-même , qui apprend à connaître d'un côté ses péchés , de l'autre la justice de Dieu et les exigences inflexibles de sa loi. Une telle crainte de Dieu peut évidemment exister indépendamment de la piété ; elle peut exister , elle existe en effet chez les réprouvés et les démons. Néanmoins , cette crainte des jugements de Dieu est le commencement nécessaire de toute vraie piété ; elle est la base première de la vie chrétienne ; elle est indispensable pour que nous puissions apprécier pleinement l'amour de Dieu et le salut qui est en Jésus-Christ. Il faut avoir connu , contemplé , et jusqu'à un certain point senti la perdition qui est notre destination na-

turelle, pour pouvoir comprendre le salut, qui est le contraire de la perdition. Il faut avoir tremblé au bord de l'abîme de la justice de Dieu, ou plutôt au fond de cet abîme, pour pouvoir se réjouir pleinement au soleil de son amour. Il faut avoir crié avec David : « O Eternel ! je t'invoque des lieux profonds ! » pour pouvoir chanter avec lui le cantique de la rédemption : « Mon âme, bénis l'Eternel, qui pardonne toutes les iniquités, qui garantit ta vie de la fosse, qui te couronne de gratuités et de compassions ! » Plus nous aurons plongé profondément dans les eaux amères de la colère de Dieu et de la malédiction prononcée contre le péché, plus notre vie chrétienne sera solide, plus notre amour pour le Seigneur sera fervent, plus notre dévouement sera complet, plus la joie de notre salut sera vive et profonde. Aussi cette crainte des jugements de Dieu se trouve-t-elle toujours à la base de la conversion. Elle ne se manifeste pas toujours d'une manière également vive, ni au même moment de la vie chrétienne. Il y a des âmes qui n'arrivent à la joie du salut qu'à travers de longs jours et de longues nuits d'angoisse ; et ce sont là, sans doute, les conversions les plus solides, les vies chrétiennes les plus fortement trempées. C'est ainsi que Dieu prépare ordinairement ses instruments d'élite, ceux qu'il destine à accomplir une œuvre importante, les Augustin et les Luther. Il en est d'autres pour qui ce temps d'épreuve est

abrégé, qui passent bientôt de la connaissance de leur misère à celle de l'amour de Dieu, et du sentiment de la condamnation à la joie du salut. Il en est même qui sont attirés tout d'abord par l'amour de Dieu, qui n'apprennent que plus tard et peu à peu à sentir leur misère, à connaître dans ce qu'elle a de redoutable la justice divine. Mais toujours faut-il que ce sentiment de la condamnation trouve place dans la vie du chrétien ; et ce n'est qu'autant qu'il a connu la malédiction prononcée contre le péché, qu'il peut mesurer dans toute son étendue la profondeur de l'amour de Dieu et le prix infini du salut.

Il y a plus encore. Il ne faudrait pas croire que ce soit uniquement comme base première de la vie chrétienne que la crainte de la justice divine est nécessaire. Même pour le fidèle qui a déjà ouvert son cœur à l'amour de Dieu, et qui est affermi jusqu'à un certain point dans les voies de l'évangile, il y a des moments dans sa vie, moments rares sans doute et exceptionnels, où l'amour seul ne suffit plus pour le guider, où il a besoin de se remettre devant les yeux la justice de Dieu, et d'éprouver de nouveau la crainte de ses jugements. C'est à des enfants de Dieu, à des hommes qui avaient connu la grâce, qu'un apôtre fait entendre ces exhortations redoutables : « Si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour le péché ; mais une attente terrible de

jugement, et l'ardeur du feu qui doit dévorer les adversaires. Si quelqu'un avait méprisé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins : de quel pire supplice pensez-vous que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu, et qui aura tenu pour une chose profane le sang de l'alliance, par lequel il avait été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce ? car nous connaissons celui qui a dit : c'est à moi que la vengeance appartient ; et je rendrai la pareille, a dit le Seigneur. Et encore : le Seigneur jugera son peuple. C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! »¹ Gardons-nous de mettre entièrement de côté cette première forme de la crainte de Dieu, sous prétexte qu'elle est exclusivement le partage du Juif ou de l'inconverti, et que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. Ne prétendons pas être plus sages que le Saint-Esprit, ni plus avancés que les apôtres, ni plus évangéliques que l'évangile même. Plaçons-nous quelquefois en présence de ce Dieu dont la justice est « un feu consumant, » de ce « jugement terrible qui doit dévorer les adversaires, » de ce « ver qui ne meurt point » et de ce « feu qui ne s'éteint point. » Il le faut, non-seulement pour nous faire apprécier davantage cette grâce qui nous délivre à jamais d'une si épouvantable condamnation, mais encore pour nous

¹ Hébr. X. 26-31. XII. 28, 29.

fortifier contre la tentation et nous affermir dans les voies de la sainteté. Il existe aujourd'hui, chez certains chrétiens, une tendance à laisser dans l'ombre la justice de Dieu, comme pour mieux exalter sa grâce. On voudrait résumer toutes les perfections de Dieu exclusivement dans l'amour; on répudie toute une face de son caractère divin, on le montre uniquement sous les traits d'un père miséricordieux et tendre; parce que Dieu est amour, on oublie qu'il est juste, et qu'il ne peut pas, sans se renier lui-même, tenir le coupable pour innocent. C'est là une tendance funeste, parce qu'elle n'est pas conforme à l'Écriture, parce qu'elle ne nous présente qu'un évangile incomplet et mutilé. Elle a pour résultat inévitable de nous faire rejeter le jugement à venir, la perdition éternelle, et même l'expiation opérée sur la croix. Elle rabaisse par le fait l'idée que nous nous faisons de l'amour de Dieu; car un amour qui ne pardonne qu'au prix du sang du fils de Dieu est bien autrement merveilleux que celui qui pardonnerait sans sacrifice. Elle conduit tôt ou tard au relâchement dans la sanctification. Ce n'est pas pour rien que l'Écriture parle de la colère de Dieu, et que l'Éternel a dit : « c'est à moi que la vengeance appartient. » Ce n'est pas pour rien que nous trouvons partout dans l'Écriture, à côté des bienfaits de Dieu envers ses enfants, ses jugements tombant sur ses ennemis, et dans l'évangile même, à côté des bénédictions répandues

sur les membres fidèles de l'église naissante, le châ-timent terrible d'un Ananias et d'une Saphira. Mes frères, ne séparons pas ce que Dieu a joint ; et selon l'exhortation du Saint-Esprit, « saisissant le royaume qui ne peut être ébranlé, retenons la grâce par le moyen de laquelle nous puissions servir Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et *avec crainte* ; car *notre Dieu* » — le Dieu de l'évangile, le Dieu de la grâce — « *notre Dieu est aussi un feu consumant !* »

Toutefois, comme je le disais en commençant, la crainte du jugement de Dieu n'est que le degré inférieur de la vie chrétienne, et il faut nous élever plus haut. Nous pourrions trembler devant la justice divine et n'avoir rien de ce qui constitue l'enfant de Dieu, puisqu'un Judas, puisqu'un réprouvé, puisque les démons eux-mêmes connaissent ce genre de crainte, qui est fondée uniquement sur la justice de Dieu. En pénétrant plus avant dans la connaissance de son caractère, nous découvrons en lui une majesté souveraine, une grandeur, une puissance, une science, une sagesse, une beauté infinies, qui éveillent en nous un second genre de crainte, une crainte de respect et d'adoration. C'est cette crainte là qu'éprouvait Jacob, lorsque réveillé de son sommeil miraculeux sur la pierre de Béthel il s'écriait : « que ce lieu est effrayant ! c'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte

des cieux ! » « L'Éternel règne ! » s'écrie le psalmiste, « que les peuples tremblent ! il est assis entre les chérubins, que la terre soit ébranlée ! L'Éternel est grand en Sion, il est élevé par-dessus tous les peuples et redoutable par-dessus tous les dieux. » « La majesté et la magnificence marchent devant lui, la force et l'excellence sont dans son sanctuaire. Familles des peuples, prosternez-vous devant l'Éternel avec une sainte magnificence ; vous tous les habitants de la terre, tremblez à cause de la présence de sa face ! » « Le fils honore son père, et le serviteur son Seigneur : si donc je suis père, où est l'honneur qui m'appartient ? et si je suis Seigneur, où est la crainte qu'on a de moi ? » Je pourrais multiplier à l'infini ces déclarations de l'Écriture qui nous prêchent cette crainte de respect et d'adoration : c'est là un des devoirs sur lesquels elle revient le plus fréquemment. Les perfections de Dieu, telles qu'elles se manifestent dans la création et dans la rédemption, sont faites non-seulement pour nous toucher, mais aussi pour nous confondre ; partout nous y retrouvons le caractère de l'infini ; la raison humaine se tait devant cet abîme, nous nous effaçons nous-mêmes, nous disparaissions à nos propres yeux pour ne plus sentir que notre misère et notre néant, nous disons avec le psalmiste : « ô Éternel ! qu'est-ce que de l'homme que tu te souviennes de lui, et du fils de l'homme que tu le visites ! » et avec saint Paul : « ô profondeur des riches-

ses , et de la sagesse , et de la connaissance de Dieu ! » Sans doute il est des moments dans notre vie où ce sentiment de crainte et de vénération prend une force toute particulière : c'est ce qui arrive lorsque nous sommes l'objet de quelque dispensation extraordinaire , épreuve douloureuse ou délivrance admirable , dans laquelle nous ne pouvons méconnaître la main du Seigneur ; ou bien encore lorsque nous nous trouvons en présence de quelqu'une des grandes scènes de la nature : comme ce pauvre sauvage qui , amené pour la première fois devant la chute du Niagara , frappé d'admiration à la vue de ce spectacle magnifique , à l'ouïe de ce bruit prodigieux et effrayant , se mit à prier à haute voix et se jeta la face contre terre , adorant « le grand Esprit. » Mais il faut que ce sentiment de respect et d'adoration devienne habituel , permanent dans notre cœur. On sait que le grand Newton avait coutume , toute les fois qu'il entendait prononcer le nom de Dieu , de se découvrir aussitôt par un mouvement instinctif et spontané. Il faut qu'à son exemple nous n'entendions jamais ce nom adorable sans nous prosterner par la pensée devant ce Dieu souverain. Les relations intimes dans lesquelles nous entrons avec Dieu par Jésus-Christ ne doivent pas porter atteinte à notre respect , et l'amour pour notre père céleste ne doit jamais dégénérer en familiarité. C'est là un abus dont on a vu quelquefois des exemples , même chez des chrétiens sincères et fidèles : Luther,

entre autres, s'adressait souvent à Dieu dans la prière sur un ton presque familier ; les Moraves, ces chrétiens si simples et si excellents, sont tombés aussi quelquefois dans cet abus. Sans doute un tel langage annonce une confiance extrême dans notre père céleste : c'est le langage d'un enfant qui ne se gêne pas avec un père qu'il connaît indulgent et tendre : mais cet enfant oublie que son père n'est pas son égal, et que l'amour ne s'enrichit pas de ce qu'il retranche au respect. Loin de là, il n'est pas d'amour véritable et profond qui ne soit accompagné d'un sentiment de vénération. Prenez la plus forte et la plus intime de toutes les affections, l'affection conjugale, et vous reconnaîtrez que lorsqu'elle est complète, elle est toujours accompagnée de respect. Vous respectez l'être que vous aimez, et du moment que vous avez cessé de le respecter, il manque quelque chose à votre amour. Cela est vrai même de l'amour que nous portons à nos enfants : nous respectons en eux l'image de Dieu empreinte dans une âme immortelle ; plus nous les aimons plus nous craindrions de profaner en eux cette image, par des exemples ou des principes corrupteurs ; et ces deux sentiments, l'amour et le respect, bien loin de se contrarier, s'appuient et se fortifient mutuellement. A plus forte raison ne faut-il pas les séparer lorsqu'il s'agit de l'Être souverain. Etudiez-vous donc, mes frères, à craindre Dieu aussi dans ce sens-là. « Sanctifiez l'Éternel dans vos cœurs,

qu'il soit votre crainte et votre épouvantement. » Dites-lui chaque jour, non-seulement de la bouche mais du fond du cœur : « que ton nom soit sanctifié ! » Que jamais ce nom sacré ne passe légèrement par vos lèvres, que jamais il ne soit mêlé à des conversations frivoles ni à de vaines exclamations. Aujourd'hui plus que jamais il est nécessaire de donner l'exemple du respect pour le nom de Dieu : car jamais le nom de Dieu ne fut profané davantage ; jamais il ne fut mêlé avec plus d'impudeur, tantôt aux systèmes les plus monstrueux d'une prétendue philosophie, tantôt aux productions les plus frivoles d'une littérature immorale. Après avoir ébranlé successivement toutes les autorités humaines, on en est venu à ébranler l'autorité même de Dieu. Après avoir cessé de respecter le souverain, le magistrat et le père, on a cessé de respecter Dieu. Il appartient aux chrétiens de protester par leur exemple contre la tendance du siècle, et de rétablir dans les cœurs la crainte du nom de Dieu.

Mais ce n'est pas là encore le degré le plus élevé de la crainte de Dieu, ni le dernier mot de la vie chrétienne. Ce qui caractérise proprement le chrétien, c'est la crainte filiale, la crainte d'offenser Dieu ; cette crainte qui est fondée sur la connaissance de l'amour de Dieu pour nous, et qui se développe dans notre cœur à proportion de notre amour pour Dieu. Ne vous étonnez pas si nous rapprochons ainsi l'amour

et la crainte : ce rapprochement, qui semble si étrange au premier abord, revient constamment dans l'Écriture. « Il y a pardon auprès de toi, » s'écrie le psalmiste, « *afin que tu sois craint.* » « Si vous invoquez comme votre père, » dit un apôtre, « celui qui, sans avoir égard à l'apparence des personnes, juge selon l'œuvre de chacun, conduisez-vous *avec crainte* durant le temps de votre séjour sur la terre. » « Mes bien-aimés, » écrit saint Paul aux Corinthiens, « puisque nous avons de telles promesses, nettoyez-vous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant notre sanctification *dans la crainte de Dieu* ¹. » N'êtes-vous pas frappés comme moi, mes frères, de l'admirable beauté de ces déclarations ? Ne sentez-vous pas qu'il y a une profondeur véritablement divine dans cette alliance entre la crainte et la grâce, dans cette filiation mystérieuse et sainte, qui fait sortir du pardon même que Dieu nous accorde la crainte d'offenser Dieu ! Ce sont là de ces paradoxes hardis et sublimes comme la bible sait en trouver, et qui l'élèvent autant au-dessus de tous les systèmes humains que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Oh ! qu'il connaisse bien le cœur de l'homme et les tendances intimes de notre nature, le Dieu qui substitue à la faiblesse de la loi la force de la grâce, et à l'impuissance de la crainte servile la toute-puissance de l'amour ! « Tu

¹ Ps. CXXX. 4 ; 1 Pierre I. 17 ; 2 Cor. VII. 1.

refuses d'accomplir ma volonté , » dit l'Éternel au pécheur : « ni la considération du devoir, ni la crainte du châtement ne peuvent te détourner du péché ; eh bien ! essayons d'un autre moyen : le pardon. Ce n'est plus au nom de ma justice que je te presse d'observer ma loi, c'est au nom de mon amour. Regarde, je t'ai aimé quand tu étais mon ennemi, je suis venu te chercher quand tu t'éloignais de moi, et te sauver quand tu étais perdu ; tous les péchés par lesquels tu m'as offensé, je les pardonne ; fussent-ils rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la neige ; je ne m'en souviens plus, je les ai jetés au fond de la mer, je les ai éloignés de moi comme l'orient est éloigné de l'occident : reviens à moi, car je t'ai racheté ! » Quel est l'homme qui, à moins de porter dans sa poitrine une pierre au lieu d'un cœur, pourra résister à un tel langage ? quel est celui qui croira réellement de telles choses, et qui pourra continuer à offenser Dieu en vivant dans le péché ? comment ne craindrions-nous pas plus que toute chose au monde, plus que la mort et plus que l'enfer, d'affliger un Dieu qui nous a tant aimés ? comment un tel amour ne nous forcerait-il pas d'aimer à notre tour ? et quand Dieu nous témoigne, à nous pécheurs, les sentiments d'un père, comment n'aurions-nous pas pour lui, le Saint des saints, les sentiments qui conviennent à ses enfants ? Ah ! plutôt nous renoncer nous-mêmes, plutôt sacrifier nos penchants les plus

chers, que de rester en opposition, par notre cœur et notre vie, avec la nature divine et sainte de notre père céleste ! Plutôt nous couper un bras, plutôt nous arracher un œil, plutôt souffrir mille morts que de vivre dans le péché ! Ce n'est plus la souffrance, ce n'est plus la mort, ce n'est plus la condamnation, ce n'est plus l'enfer que nous craignons désormais : c'est le péché, ce péché que Dieu nous pardonne, et qu'il oublie dans son amour pour nous !

Mais il y a plus encore, et ce n'est pas seulement parce que Dieu nous pardonne que nous devons craindre de l'offenser. Ce pardon, qui est absolument gratuit à notre égard, ne l'est pas à l'égard de Dieu : ce n'est pas sans condition, sans souffrance et sans sacrifice que Dieu nous pardonne. Il a fallu que même dans ce pardon sa justice fût glorifiée. Cette condamnation que nos péchés avaient méritée ne pouvait pas être anéantie ; et pour être détournée de dessus notre tête coupable, il a fallu qu'elle retombât de tout son poids sur la tête innocente du fils de Dieu. S'il nous a « rachetés de la malédiction de la loi, » c'est en devenant « malédiction pour nous. » Sa vie de souffrances et d'humiliations, les outrages sans nom dont il a été abreuvé, sa sueur de sang en Gethsémané, sa flagellation, sa couronne d'épines, son sang versé goutte à goutte dans le supplice de la croix, ce cri d'angoisse au-delà duquel on ne peut rien imaginer : « mon Dieu, mon Dieu,

pourquoi m'as-tu abandonné! » — voilà les éléments dont se compose notre pardon. Ce pardon ne nous prêche pas seulement l'amour de notre père céleste, il nous raconte aussi, il nous fait lire en traits de sang sa sainteté inviolable et son horreur pour le péché. Et nous pourrions, en présence d'un pardon acheté à un tel prix, continuer à aimer ce qui est en abomination à Dieu! nous pourrions ne pas haïr à notre tour ce péché qui a crucifié le Seigneur de gloire! nous pourrions, en restant dans le péché, autant qu'il est en nous le crucifier de nouveau et l'exposer encore à l'ignominie!.... Non, non, c'est assez de l'avoir livré une fois à la puissance des ténèbres et à la rage de ses bourreaux; c'est assez d'un Gethsémané et d'un Golgotha! et s'il y a pardon pour nous auprès de Dieu, s'il y a pardon pour nous dans le sang de Christ, c'est afin que Dieu soit craint; c'est afin que nous redoutions plus que toutes choses de l'offenser encore et de le crucifier par nos péchés!

Tel est, mes chers frères, — autant qu'il nous a été donné, dans notre faiblesse, de parler de ces merveilles de l'amour divin, devant lesquelles l'imagination s'arrête confondue et la parole recule impuisante, — telle est cette crainte filiale qui est le développement le plus élevé de la vie chrétienne. Une telle crainte, vous le sentez bien, n'a rien d'incompatible avec la confiance ni avec la joie du salut: bien loin de là, elle se nourrit au contraire de l'assurance

du salut, de la persuasion intime que Dieu nous aime, qu'il nous a tout pardonné et qu'il est pour nous le plus tendre des pères. Plus nous pénétrerons dans la connaissance et dans le sentiment de l'amour de Dieu à notre égard, plus aussi nous le craindrons dans ce sens-là. Plus un enfant est assuré de l'amour de son père et plus il l'aime lui-même, plus il tremble de l'affliger. Ainsi se trouvent expliquées ces apparentes contradictions de l'évangile, qui d'un côté nous exhorte à la crainte de Dieu, de l'autre nous déclare « qu'il n'y a plus de crainte dans l'amour, » que « nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais l'esprit d'adoption par lequel nous crions : Père! » Il nous affranchit de la crainte servile, et nous inspire la crainte filiale.

Puissiez-vous, bien-aimés frères et sœurs en Christ, croître en effet de jour en jour dans cette crainte si douce et si sainte! Puisque vous invoquez Dieu comme votre père; puisque vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce; puisque vous avez de si magnifiques promesses; puisqu'il y a pardon pour vous auprès de Dieu, pardon complet, absolu, sans réserve, sans retour, « conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour sur la terre; » « travaillez à votre salut avec crainte et tremblement; » « servez l'Éternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement; » que votre conscience devienne de jour en jour plus délicate; « fuyez toute

apparence de mal ; » « soyez saints comme Dieu est saint ; » « soyez parfaits comme votre père céleste est parfait ; » « que toutes les choses qui sont pures , justes , vénérables , aimables , toutes les choses qui sont de bonne réputation soient l'objet de vos pensées » et de vos efforts ; « ajoutez à votre foi la vertu , à la vertu la tempérance , à la tempérance la patience , à la patience l'amour fraternel , à l'amour fraternel la charité ; étudiez-vous à affermir ainsi votre vocation et votre élection ; car en faisant cela vous ne broncherez jamais , et l'entrée au royaume céleste de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera abondamment donnée ! »

Nous avons cherché , mes frères , à vous faire mieux comprendre la crainte de Dieu dans ses diverses manifestations , à vous en faire mieux sentir l'importance . Mais il est une autre voix , ¹ plus forte que la nôtre et plus douce tout ensemble , qui vous prêche aujourd'hui la crainte de Dieu ; et il est temps que nous rentrions dans le silence , pour laisser parler la sainte cène . Cette table sacrée à laquelle Jésus vous appelle aujourd'hui vous redit à sa manière , dans son muet et pénétrant langage , dans ce langage d'action qui est plus puissant que tous les discours , combien le Seigneur doit être craint .

Elle vous prêche la crainte de son jugement , puis-

¹ Prêché un jour de communion .

qu'elle vous montre ce jugement tombant dans tout ce qu'il a de plus redoutable sur la tête innocente du fils de l'homme : ce pain qui est le corps rompu de Jésus-Christ, ce vin qui est son sang versé sur la croix, vous disent assez qu'il y a une malédiction contre le péché; et si cette première malédiction, subie par le saint et le juste à notre place, a été si terrible, que sera-ce du jugement final réservé pour ceux qui auront « foulé aux pieds le fils de Dieu, et outragé l'Esprit de la grâce! »

La cène vous prêche également le respect et l'adoration en présence de la grandeur de Dieu. Dieu s'y montre d'autant plus grand, qu'il se voile sous des apparences plus humbles pour se mieux rapprocher de nous. Sous ces symboles matériels que nous voyons et que nous touchons, sous ce pain que nous mangeons et sous ce vin que nous buvons, il y a Dieu lui-même, présent d'une manière mystérieuse et spirituelle, mais réelle et vivante, avec toute sa puissance, avec toute sa sagesse, avec tout son amour, avec toute sa beauté divine. « Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au corps de Christ? et la coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion au sang de Christ? » Malheur à nous si nous pouvions approcher sans respect de ces saints mystères! Si, toutes les fois que nous entrons dans la maison de Dieu, il faut « prendre garde à notre pied » de peur de la pro-

faner, ¹ que sera-ce lorsque nous venons manger et boire à la table de Dieu ?

Mais surtout la sainte cène vous prêche la crainte filiale, la crainte d'offenser Dieu, en vous faisant voir, toucher, goûter et savourer tout son amour. Elle est une représentation vivante de cette parole de l'Écriture : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Elle vous crie de la part de votre père céleste qu'il n'y a plus pour vous de condamnation. Elle vous redit avec l'apôtre : « Voyez quel amour le père vous a témoigné, que vous soyez appelés enfants de Dieu ! Mes bien-aimés, vous êtes dès à présent enfants de Dieu ! » Elle vous montre votre Sauveur comme crucifié sous vos yeux, et vous achetant au prix de son sang le droit d'appeler Dieu votre père. Comment vos cœurs pourraient-ils rester insensibles en présence de tels objets ? comment ne seraient-ils pas pénétrés tout à la fois d'un ardent amour pour votre Dieu Sauveur, et d'une sainte frayeur de l'offenser ?

Mais je m'arrête : car je ne fais que répéter en l'affaiblissant ce que j'ai déjà dit. C'est en vain que je me fatigue à chercher des expressions qui soient à la hauteur des sentiments que la cène doit faire naître dans vos cœurs : c'est la cène elle-même, c'est le

¹ Ecclés. V. 4.

Sauveur lui-même présent à la table sacrée qu'il faut laisser parler. Oui, parle toi-même à nos cœurs, Sauveur adorable et bien-aimé — tes serviteurs et tes servantes écoutent! Nous sommes fatigués de raisonnements, et d'études, et de lectures, et de prédications! C'est toi que nous voulons entendre, c'est dans ton cœur que nous voulons lire, c'est ta croix que nous voulons contempler, c'est dans l'abîme de ton amour que nous voulons nous plonger avec les anges pour y regarder jusqu'au fond! Nous voulons nous placer sans intermédiaire en présence de cet amour, pour en ressentir dans toute son énergie native la salutaire influence. Comme Marie, nous venons nous tenir au pied de ta croix pour adorer ta tête couronnée d'épines, baignée de sang et de larmes pour notre salut! Comme le disciple que tu aimais, nous venons nous asseoir à ta table et nous pencher sur ton sein pour nous réchauffer au contact de ton amour! Nous venons apprendre de ta croix à détester ces péchés qui t'ont crucifié! Nous venons puiser la sainteté dans le pardon et la crainte dans l'amour! Nous venons te promettre de ne plus pécher, parce qu'il n'y a plus de condamnation pour nos péchés! Amen.

Août 1850.